

remembered home as a place where older women negotiated boundaries between the private and the public; a place where women established ties with the community in social work, teaching, and in the politics of social or racial upliftment; a place where women seem to be independent enough to challenge and resist racist and patriarchal oppression; and finally, despite their experiences of psychological or physical violence, the women remembered home most of all for its communal sharing, for diversity and for having taught them to survive oppression. The significance of which enables some Caribbean women to survive in Canada. I think that these survival imperatives can be characterized as i) resisting oppression, ii) defining female leadership and iii) redefining economic, social and political roles for women.

One strength of the book lies in the fact that the author integrates her own experiences into the framework of the text while she problematizes notions of identity viewed in binaries (black/white; women/men; African/Indian). This shows us that Caribbean Canadian women do not comprise a one-dimensional identity. The other strength is Bobb-Smith's advancement of the concept '*Caribbean woman's identity*'. She captures within that concept the lived experiences of the women, women who are free spirited and women who resist homogeneity while they remain rooted in their community. This concept contains common values originating in the Caribbean cultural context. Values which include encouraging self-reliance through female networks and developing survival strategies which then become institutionalised in many Caribbean communities.

L'ESCLAVE

Micheline Bail
Montreal : Editions Libre Expression,
1999.

REVIEWED BY JEANNE MARANDA

Micheline Bayle a choisi le roman historique comme forme littéraire pour parler d'un sujet délicat : l'esclavage au Québec. L'historien Marcel Trudel a été le premier à fouiller ce pan de notre histoire et nous a laissé une excellente documentation sur la présence d'esclaves Indiens et Noirs, femmes et hommes, aux premiers temps de la colonie canadienne-française. (1)

L'esclavage noir n'était pas très répandu à cette époque au Canada au contraire des pays du Sud où ils étaient employés surtout par les gros planteurs de canne à sucre, de café et de tabac. Au Québec d'alors, les esclaves étaient un luxe que seuls les riches marchands pouvaient se payer et ils étaient avec les Indiens, employés comme domestiques.

L'historien Marcel Trudel rapporte que parmi les propriétaires on relevait des officiers, des évêques et même des religieuses qui les employaient dans les hôpitaux.

Le régime français utilisait les Indiens « panis » qui provenaient des états américains du Sud et de l'Ouest, eux-mêmes achetés de l'Afrique, des Bahamas et des Bermudes avec la permission de l'Angleterre. Ils étaient revendus aux Français et aux Anglais. « Les Noirs plus rares et plus coûteux étaient pour la population un symbole de réussite et de prestige social » M.B. Louis XIV a approuvé le commerce des esclaves en 1689 et de nouveau en 1701.

L'esclavage noir a connu un nouveau souffle en 1783 avec l'arrivée des Loyalistes qui ont fui la rébellion américaine et ont emmené avec eux leurs esclaves. L'influence du clergé, chargé d'âmes, a converti et baptisé les quatre-cinquièmes des esclaves ce

qui leur permettait d'être inhumés dans le cimetière catholique. De plus, ils pouvaient se marier entre eux mais avec le consentement de leurs maîtres. Les mauvais traitements comme le logement minable dans les combles ou les caves humides, la nourriture infecte, quand on leur en servait, sans oublier les maladies transmises par les Blancs, ont fait que l'espérance de vie chez les Indiens était de 17 ans, chez les Noirs elle était de 25 ans.

La dernière esclave fut vendue en 1791 et est morte en 1821. Ce n'est qu'en 1833 sous le régime anglais que l'esclavage fut aboli.

L'Esclave, c'est une jeune fille de 16 ou 18 ans, (elle ignore son âge) qui fut vendue en Afrique à l'âge de 8 ans à des négriers qui l'ont transitée via New York jusqu'à Montréal dans les années 1730. Un riche marchand de Montréal, monsieur François Poulin de Francheville l'a payée 700 livres et l'a présentée à sa femme et au personnel de sa maison qui comprenait en outre quelques Indiennes, aussi esclaves. Elle fut tout de suite détestée! Elle était noire, jeune, trop jolie, fière et un peu mauvaise tête. Elle avait connu trop de misère dans sa jeune vie!. Elle était l'image même de l'exotisme, la sensualité et surtout la liberté, toutes qualités qui n'étaient pas l'apanage des femmes de l'époque, pieuses et bigotes, engoncées dans leur sévère robe grise, très profondément influencées par l'Eglise. On ne lui a ménagé aucune humiliation, aucune insulte, aucun mauvais traitement. Seuls les hommes lui ont montré leurs faveurs, mais quelles faveurs!!

Kawindale, baptisée Marie-Josephe-Angélique a été jugée, pendue et brûlée sur la place Royale à Montréal, accusée d'avoir mis le feu à la maison de ses maîtres, ce qui entraîna la destruction quasi complète de Montréal, c'est-à-dire une quarantaine de maisons de bois. On lui connaît un amant, un coureur des bois, Claude Thibault, avec lequel elle devait s'enfuir. Ils ont été repris et condamnés. La fuite d'un esclave

était sévèrement punie par les maîtres. Pendant son procès elle n'a jamais dénoncé son amant même sous la torture, en dépit de quelques témoignages qui le rendaient complice de l'incendie. Il a disparu à jamais.

Dans son introduction et dans sa postface, l'auteure nous assure que tous les personnages, sauf quelques uns de moindre importance, ont tous vécu. Ce qui fait de *l'Esclave*, un roman historique d'une grande valeur. Elle nous fournit une information fouillée sur la vie des Canadiens et Canadiennes de l'époque dans une belle langue imagée et sensible. Le sort de cette jeune fille nous émeut et on se prend à détester l'étroitesse d'esprit et l'hypocrisie de nos ancêtres. Le racisme qui prévalait envers les esclaves noirs et Indiens a fait des premiers Canadiens des maîtres cruels et insensibles qui ont perdu la notion d'objectivité et les ont menés à des injustices flagrantes. Le comportement de l'intendant Hocquart, chargé de l'enquête sur « l'incendiaire » Marie-Joséphé-Angélique en est la triste preuve.

Cette page peu glorieuse de notre histoire a connu une reconnaissance en février dernier, lors du mois des Noirs quand la Ville de Montréal a dévoilé une plaque à la mémoire de cette jeune martyre. Gravée dans le bronze, cette phrase:

En l'Année internationale de commémoration de la lutte contre l'esclavage et de son abolition décrétée par l'Organisation des Nations Unies, cette plaque est dédiée à la mémoire de Marie-Joséphé-Angélique, esclave noire, figure emblématique de l'esclavage au Québec, qui inculpée du crime d'incendiat fut jugée, pendue, puis brûlée sur la place publique à Montréal en 1734, et dont les cendres furent jetées aux vents. Pour empêcher l'oubli et rappeler que l'esclavage a été pratiqué ici jusqu'à son abolition en 1833.

Cette plaque a été remise à

la Ville de Montréal par le gouvernement du Québec, ce 23 février 2004.

Puisse cette plaque trouver sa juste place pour toutes et tous à contempler et à réfléchir.

WHERE I COME FROM

Vijay Agnew
Waterloo: Wilfred Laurier University Press, 2003

REVIEWED BY DANA
PALRASCU-KINGSLEY

Vijay Agnew's new book *Where I Come From* is a painfully honest account of her life in New Delhi and Bombay, her arrival to Canada as an international student, her marriage to a white Canadian and her academic career in Toronto. All these different aspects of her life that contribute to the forming of her identity are presented with the same honesty: her critical eye idealizes neither India nor Canada. The condescending labels that have been assigned to her during her thirty-year life in Canada—"foreign student," "immigrant," "Indian woman," "Indian feminist," "Third-World woman"—made Agnew aware of being perceived as "other," "different," "non-Canadian." But her memoir is a testament to the fact that identity (not only hers, but everyone's) is not and cannot be fixed. Identity is "socially constructed" (277), Agnew writes, and hers is the consequence of all her life experiences.

Agnew's memoir pointedly answers the question she has been asked too often in her private and academic life: where is she from? The presumptuous question implies that her brown skin is a sign of her "foreignness," and assumes the answer to be an easy one that would only confirm the suspicion of foreign-

ness. Having come to Canada as an international student myself (although a white Eastern European student who could be identified as foreign by accent and not by race), I too know that the "where do you come from" question would be asked right away by almost everybody, and that the answer they would expect is a straightforward one: Romania, or India, in Agnew's case. And this is the answer she does supply them with before she develops a race, class and gender consciousness. Later on, the answer becomes increasingly difficult, for after having lived in Canada for years she is made keenly aware of how she appears, and yet no longer thinks of herself as solely an Indian, but also individuates as a woman and a Canadian.

Agnew begins her memoir recollecting her coming to Canada and going to university in Waterloo and then in Toronto. The feeling of not fitting in Canada and being made to feel like an outsider instigates her quest for identity. With the application of analytical and critical skills acquired during her graduate studies and throughout her academic life, she reminisces on her time spent as a young girl in her aunt's house in New Delhi, and that spent at her father's house in Bombay, and understands that girl as essential to who she is today; her life in India provides her with a set of values that are later on augmented with the values of her Canadian community. Looking back, Agnew describes her happy well-provided-for childhood, not offering the story of a Third-World child growing up in poverty that some white Canadians might anticipate. However, she does recollect her childhood and her adult visits to India with the same critical eye that analyzes her Canadian experiences, understanding now, later on in her life, the set of values specific to the different cultures that she lived in, which have been instilled in her.

Her life in Canada is also critically recollected, with an excellent eye for the small details of everyday life that